

L'allée brève

Judy Quinn

Numéro 136, automne 2014

Doubles, pseudos et caméléons

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72693ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Quinn, J. (2014). L'allée brève. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (136), 31–32.

L'allée brève

*Nouvelle inédite de
Judy Quinn**

« Le garçon m'envoie la main », dit-il à son père.

Ils regardaient ensemble une cassette vidéo des vacances familiales. On l'y voyait courant après les pigeons de la place des Vosges. Sur ces images, l'enfant avait quelques années de moins, peut-être trois ou quatre ans. L'endroit, étonnamment, était quasi désert. Le vent soufflait dans les feuilles jaunies, une sorte de chuintement étouffait tous les sons, si bien qu'on n'entendait presque rien de ce que disait le père. *Reviens par ici ? Viens tout de suite ? Mon petit christ ?* Quelques touristes mangeaient près de la statue de Louis XIII, d'autres marchaient lentement dans l'une des allées qui menaient à la statue. L'enfant évita le dernier groupe avant de se retourner vers la caméra. Surexcité par l'attention dont il était le centre, il poussa des cris de chèvre égorgée. L'image s'immobilisa un instant sur l'enfant en fuite. Puis tour d'horizon : une suite de façades de briques beiges et orangées aux toits ardoise, des troncs, une poubelle, un balayeur, un banc, une balançoire, un toboggan, retour rapide à la statue, l'enfant, infiniment petit, et l'éclipse. Le paysage tressautant. Soudain, réapparition du garçon cherchant son père, quelqu'un, un regard désespéré vers la caméra, course. Fin du film.

Une trentaine d'années plus tard – ou davantage ? –, au moment de s'asseoir sur le divan de velours usé, il a oublié cette cassette vidéo. Et plus encore les paroles prononcées dans ce salon, aux côtés de son père. Quant à ces vacances à Paris. C'est une chose étrange que ces vacances. Elles s'étaient toujours condensées dans deux images décolorées fichées sur un mur du sous-sol. Comme si le reste avait été aspiré quelque part, dans la tête de ses parents, par exemple. Il se souvient encore du saint-bernard qui faisait sa hauteur et de la petite voiture grise qu'il avait apportée en haut de la tour Eiffel. Il avait et n'avait pas eu envie de la lancer à travers les mailles du grillage.

Pourtant, une inquiétude familiale l'envahit dès les premières secondes du film. Peut-être est-il seulement troublé par l'ampleur de sa fuite à la place des Vosges. « Le garçon m'envoie la main », finit-il par dire. ►

La journée avait bizarrement commencé. D'abord, il s'était réveillé avec cette marque brune sur le front qui, depuis le matin, a même foncé. Ça aurait pu être une tache de naissance, s'il l'avait eue avant. Elle forme une sorte d'ovale plus ou moins régulier de la grosseur d'une empreinte de doigt. Il y a eu ça. Et le temps. À sept heures le soleil filtrait à travers les rideaux de la salle de bain. Puis à peine une demi-heure plus tard la pluie fouettait le toit de tôle, le ciel était noir et si épais qu'il semblait avoir mis des jours à accumuler des nuages. Aussi, son père était mort à l'aube.

Il s'est rendu au domicile familial, vide. Il a pris une bière, allumé la télé. C'est une chose qu'il aime faire ici. Comme se frotter la joue contre le velours du divan usé. Fouiller dans les papiers étalés sur la table. Voir quels mots son père n'avait pu trouver dans son dernier mot croisé. Mais la télé ne diffusait plus qu'une image embrouillée. Son père avait-il prévu mourir ce matin-là ? L'idée qu'il ait pu se passer du câble, disons depuis le début du mois, paraissait de plus en plus improbable.

« **Le garçon m'envoie la main** », dit-il pour lui-même, parce qu'il n'a ni frère, ni sœur, ni femme, que sa mère s'est remariée dans une autre ville. Voilà deux heures qu'il regarde seul ces vieilles bandes sans discontinuer : jours d'anniversaire, premier cours de natation, première tentative à vélo, envol raté d'un cerf-volant, repas familial dans une salle à manger fraîchement repeinte vert lime, bal de finissants. Et ce voyage en France où sa vie a cessé de lui appartenir.

Cet enfant sur la place des Vosges. Cet enfant qu'il est redevenu. Et son père, jeune et presque beau avec cette chevelure d'Indien dont il se ne départirait jamais, même à soixante-quinze ans. Son père lui faisant des signes. Et lui, l'enfant, qui s'éloigne, amusé. Le vent, la poussière blanche des allées sur ses chaussures, la souplesse de ses membres. Cette distance enivrante entre lui et son père, la vastitude à parcourir.

À l'extrémité nord du parc, un autre homme, pas tout à fait son père, un homme qui pourtant lui ressemble, à qui l'enfant envoie la main. L'homme reste debout, là, à le regarder, puis disparaît derrière la statue de Louis XIII. Le garçon continue de zigzaguer entre les troncs d'arbres et les gens. Dans cette semi-conscience propre à l'enfance, il se dirige vers l'arrière de la statue, mais en faisant de multiples détours. Comme s'il hésitait, alors qu'il n'hésite pas du tout, qu'il ne fait qu'aller là où il lui faut aller.

L'homme est-il mort ? Qu'est-ce qu'un mort pour un enfant ? Le balayeur de la place des Vosges pose sa main sur l'épaule de l'enfant. L'autre homme git contre la clôture entourant la statue. Sa bouche est emplie de feuilles jaunes. Son front suinte comme de la sève. « Va, va rejoindre ton père », dit le balayeur. **NB**

***Judy Quinn** collabore à *Nuit blanche* depuis plus de dix ans. Elle signe plusieurs textes pour le magazine, est réviseuse et rédactrice de la section « Nouveautés québécoises ». Elle a publié trois recueils de poésie au Noroît : *L'émondé* (2008), *Six heures vingt* (2010 ; premier prix catégorie poésie des Prix littéraires de Radio-Canada) et *Les damnés inflationnistes* (2012). Elle a reçu le prix Robert-Cliche 2012 pour son premier roman, *Hunter s'est laissé couler*, paru à l'Hexagone.